

## **Autour du savoir médical du haut moyen âge occidental : la médecine monastique**

### *Around the medical knowledge of the early Western Middle Ages: monastic medicine*

par Geneviève XHAYET\*

Le jardin de simples du moine Walhafrid Strabon à Reichenau, le plan de Saint-Gall avec ses installations d'hospitalisation et de soins, ou encore les œuvres médicales de l'abbesse rhénane Hildegarde de Bingen (1098-1179), les *causae et curae* et la *physica*<sup>1</sup>. Ces données renvoient à la médecine pratiquée par les moines d'Occident durant le haut moyen âge et jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Cette médecine monastique ou « du cloître » est dite aussi pré-salernitaine, par opposition avec l'École de Salerne, qui lui fit suite et l'évinça. Outre un rapport d'antériorité, la dénomination sous-entend aussi l'existence d'un contraste sur le plan intellectuel. C'est qu'à Salerne,

---

\* Séance du 19 janvier 2024, Geneviève Xhayet, université de Liège, Sciences historiques, UR Traverses, Quai Roosevelt, 1b, B-4000 Liège, G.Xhayet@uliege.be

1. Cf. Moulinier-Brogi L., Hildegarde de Bingen (1098-1179) : 87-93 in *Vous avez dit mandragore ? Une médecine médiévale*, Rennes, Ouest-France, 2017.

2. Sur la médecine des moines : L. Moulinier-Brogi, *Médecine et soins du corps en milieu monastique (Moyen Âge-XVI<sup>e</sup> s.)* : 55-61 in *Vous avez dit mandragore ?* Op. cit. Cf. aussi Xhayet G., *La médecine monastique en Occident des origines au XVIII<sup>e</sup> siècle* : 9-24 (avec bibliographie) in *Infirmières monastiques. Les soins de santé dans les abbayes de Wallonie du Moyen Âge aux temps modernes*, Namur, 2008.

l'Occident médiéval a renoué avec le savoir médical savant, soit le galénisme gréco-arabe exprimé en latin. Cette conférence sera l'occasion de brosser un bref, et sans doute fort incomplet, panorama de la médecine monastique et au passage, de passer cette opinion au crible afin, si possible, de la nuancer quelque peu.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient toutefois de distinguer la « médecine monastique » *stricto sensu*, de la pratique et du savoir médical au sein des monastères. Si la première s'inscrit dans une fourchette chronologique précise : du haut moyen âge à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, avec la période carolingienne comme un temps fort, la seconde prolonge ses effets loin dans la période moderne, voire jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Un autre élément à prendre en compte concerne la pauvreté des sources. Cette indigence réduit fortement la possibilité de conclusions très audacieuses : les manuscrits subsistants, qui constituent nos principales sources d'informations sont rares<sup>4</sup>. Beaucoup, datant de l'époque carolingienne, appartiennent à la bibliothèque abbatiale de Saint-Gall<sup>5</sup>. On ne négligera toutefois pas les ressources des manuscrits ultérieurs. Par exemple, des sphères d'Apulée sur les chances de survie d'un patient, qui sont un moyen de divination prisé au haut moyen âge, se retrouvent aussi dans des manuscrits bien plus tardifs<sup>6</sup>.

### Une médecine en contexte monastique durant le haut moyen âge

Parmi les facteurs du développement de cette médecine, se détache le rôle des abbayes comme conservatoires du savoir antique, y compris les connaissances médicales. Ces établissements s'imposèrent aussi à la période alto-médiévale comme des lieux de production et de diffusion de ce savoir, surtout à destination des communautés monacales elles-mêmes. Leur intérêt pour la médecine et sa pratique se construisit sur des bases théologiques (l'assimilation la maladie au péché et celle de la guérison du corps à la rédemption de l'âme) et normatives. De ce point de vue, le chapitre IV

3. Sur cette survivance, cf. Xhayet G., *La médecine monastique en Occident*, op. cit., 18-20 (particulièrement à partir des cas d'abbayes ardennaises).

4. Beccaria A., *I codici di medicina del periodo presalernitano (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.)*, Rome, 1956. : 158 *codices* latins contenant de la médecine répertoriés sur un total de env. 5000 ; Wickersheimer E. : *Manuscrits latins de médecine du haut moyen âge dans les bibliothèques de France*, Paris, CNRS, 1966 : dénombre 119 manuscrits médicaux de la même époque, dont beaucoup de recueils de recettes.

5. Liste des *codices* de médecine originaires de Saint-Gall (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.) : Duft J. : *Notker der Arzt. Klostermedizin und Mönchsarzt im frühmittelalterlichen St. Gallen*, St Gallen, 1975, p. 31. Sur la médecine à St Gall, cf. aussi *Zeit für Medizin. Einblicke in die St. Galler Medizingeschichte*, Wattwil, 2011.

6. Par ex. dans les manuscrits médicaux de l'abbaye de Saint-Jacques à Liège au XIV<sup>e</sup> s. in G. Xhayet, *Médecine et arts divinatoires dans le monde bénédictin médiéval à travers les réceptaires de Saint-Jacques de Liège*, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 56.

de la Règle bénédictine fixe le principe de la visite gratuite des malades, extérieurs au monastère, parmi les bonnes œuvres requises des religieux. Le chapitre XXXVI concerne l'attitude à adopter vis-à-vis des moines malades. Lieux de prière, les monastères sont aussi des lieux de vie, – pour le haut moyen âge, de l'enfance à la mort –, ce qui implique la présence sur place d'*infirmi*, malades ou affaiblis par l'âge, et la nécessité de leur prise en charge communautaire. Les recommandations sanitaires concernent surtout l'alimentation et les bains. La Règle bénédictine définit de même les rôles d'un infirmier (moine profès ou non) et de l'abbé à l'égard des malades<sup>7</sup>. Parmi ceux-ci, certains agissaient aussi comme « moines médecins », ces figures emblématiques de la médecine monastique. Leurs noms sont parfois parvenus jusqu'à nous : Notker, Ison ou Othmar de Saint-Gall au IX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>, ou encore celui de l'abbesse Hildegarde de Bingen au XII<sup>e</sup>. Une dernière source d'informations sur le cadre de la médecine monastique est fournie par des plans d'abbayes, dont celui de l'abbaye de Saint-Gall. Dessiné dans le premier tiers du IX<sup>e</sup> siècle, il montre au sein du complexe abbatial un quartier réservé aux *infirmi* et aux soins de santé. On y trouve une salle d'hospitalisation (une infirmerie dotée d'un cloître, puisque ce lieu est perçu comme un monastère en réduction à l'usage des infirmes), une pièce réservées aux médecins, ainsi que d'autres dédiées aux soins : pour les bains, la saignée, l'« armoire » à pharmacie. Un jardin de plantes médicinales à proximité approvisionnera cette dernière en simples<sup>9</sup>.

### Les connaissances médicales

Le plus ancien document à nous informer sur la médecine des moines est un ensemble de recommandations rédigées au VI<sup>e</sup> s. pour une communauté religieuse italienne : le *De institutione divinarum et saecularium litterarum* de Cassiodore<sup>10</sup>. On y trouve mentionnés un herbier de Dioscoride illustré, des *practicae* de médecine, un traité de diététique, – probablement le *de*

---

7. Des coutumiers insistent aussi sur la prise en charge médicale et le rôle de l'abbé, par ex. pour fixer les dates des saignées conventuelles (*minutio conventualis*), soit 5 x 3 j./an, subies chaque fois par une partie seulement de la communauté.

8. La *Vita Othmari abbatis Sangallensis* dit qu'Othmar (1<sup>er</sup> abbé de St Gall) a établi une léproserie près du monastère, et qu'il panse lui-même les plaies des pauvres (au lieu de les confier à un frère). D'autres chroniques évoquent des paralytiques, des aveugles et des blessés. Duft J., *Notker der Arzt op.cit.*,

9. Duft, J., *Op. cit.*, p. 32-35. Et nombreuses autres références.

10. Cassiodore, *De institutione divinarum et saecularium litterarum*, livre de *medicis*, chapitre sur *de monachis curam infirmorum habentibus*, connu via le Codex 199 de Saint-Gall (IX<sup>e</sup> s.) cf Troncarelli F : Una pietà più profonda. Scienza e medicina nella cultura monastica medievale italiana, in *Dall Eremo al cenobio. La Civiltà monastic in Italia dale origini all'età di Dante*, 703-727 (705), Milano, 1987.

*diaeta* pseudo-hippocratique –, à quoi s'ajoutent « divers autres ouvrages sur l'art de guérir que je vous ai laissés dans les recoins de notre bibliothèque », non identifiables<sup>11</sup>. En résumé, sont énumérés par Cassiodore trois types d'ouvrages qui, plus tard, formeront le socle des connaissances du savoir médical monastique : des « manuels » de médecine, de la diététique. Enfin des herbiers et des recueils de remèdes pour aider à choisir et préparer les médications.

### *Les manuels de médecine et ouvrages didactiques*

En support à leur pratique médicale, les présalernitains disposent de manuels de médecine qui les informent de certaines techniques médicales ou chirurgicales ainsi que de notions relatives au fonctionnement du corps. Un premier texte, connu par plusieurs copies dont certaines proviennent de Saint-Gall, est la *Sapientia artis medicinae*<sup>12</sup>. Elle définit les quatre humeurs de l'organisme et leur siège. Elle détaille les maladies générées par ces humeurs, par exemple, les désordres urinaires provoqués par la mélancolie, ou la croissance des cheveux, des ongles et de la barbe expliquée par la « chaleur du corps issue de la douceur du sang ». Le texte lie aussi la variation des humeurs dans le corps au fil de l'année ou de la vie, dans une optique pseudo-hippocratique (par rapport notamment au *de diaeta* pseudo-hippocratique) : « Du jour de sa naissance, jusque l'âge de 14 ans, l'enfant est dominé par le phlegme et le reuma (flux, catarrhe). Lorsqu'il a 15 ans accomplis, la chaleur du sang arrive à lui et la bile jaune augmente [en] lui. Déjà il faut le saigner. La bile jaune sera dominante jusqu'à ses 25 ans et la bile noire augmentera en lui et elle sera dominante jusqu'à ce qu'il ait 42 ans. Mais avant qu'il ait atteint 30 ans, il se peut qu'il doive déjà être soulagé par une purgation. Cependant, si cette nécessité arrivait, ne lui demande pas son âge, mais agis selon la raison, comme c'est écrit. Après l'âge de 56 ans, les humeurs et la chaleur commencent à décliner dans le corps ; le catarrhe et le phlegme redeviennent dominants. Il faut déjà arrêter la saignée. Viens-lui en aide par la purgation et l'appoint de chaleur ; et si, lorsqu'il était enfant sa tête devait être purgée, il faut recommencer à le faire, à cause de la lourdeur de la tête et de l'obscurcissement des yeux et il ne faut plus user [des plaisirs] de Vénus<sup>13</sup> ».

11. Cf. Halleux-Opsomer C. : Un herbier medicinal du haut moyen âge : l'alphabetum Galieni in *History and philosophy of the Life sciences vol. 4 n° 1*, 65-97 (79), Firenze, 1982.

12. Wlaschky M.: *Sapientia Artis medicinae. Ein frühmittelalterliches Kompendium der Medizin* », 103-113, *Kykelos*, 1, 1928.

13. *Ibid.*, p. 106.

Ce texte possède aussi une finalité pratique, avec notamment une description de l'opération de la cataracte, comprenant des détails concrets comme la manière de maintenir le patient et les précautions à prendre pour lui éviter la perte de son œil.

Un autre traité, de même issu de Saint-Gall, intitulé *Vade mecum* par son éditeur<sup>14</sup>, s'ouvre sur un développement relatif à la saignée :

« *In nomine Domini nostri Jesu Christi incipit scientiam ars medicina.* Quid aest fleuotomia « Qu'est-ce que la saignée ? responsio/Réponse : c'est l'incision droite (*recta*) de la veine et l'émission du sang. Comment procédons-nous à la phlébotomie ? Réponse : il y a trois sortes de saignées. Quelles sont-elles ? Réponse : « la céphalique, la médiane et l'hépatique », etc. Dans un latin mâtiné de germanismes et de grec translittéré, le manuel informe sur la phlébotomie, dont la localisation et l'identification de veines, et indique comment procéder pour inciser et panser la plaie tout en évitant au patient une hémorragie potentiellement fatale<sup>15</sup>. La forme dialoguée sous forme de jeu de questions/réponses invite à considérer ce texte comme un support possible à l'enseignement de la médecine. Le moine-médecin Ison était, rappelons-le, l'écolâtre de la communauté de Saint-Gall<sup>16</sup>.

#### *Prévenir les accidents de santé : la diététique.*

Du point de vue de la diététique, la médecine monastique a laissé une cinquantaine de calendriers diététiques, Un exemple apparaît au travers d'un tel calendrier diététique de Saint-Gall<sup>17</sup> :

Extrait : « Au mois de juin boire de l'eau froide parce qu'il faut dissoudre (*soluere*) la bile ; boire les fleurs de la vigne et du sureau. Au mois de juillet : S'abstenir de Vénus ; ne pas saigner, ne pas prendre de potion pour l'évacuation ; boire de l'absinthe et de l'ache. Au mois d'août : ne pas manger de mauves parce qu'elles sont amères et alimentent la bile noire, boire de l'absinthe et du pouliot ».

Ces calendriers sont d'inspiration hippocratique, et envisagent la fluctuation des humeurs dans le corps au fil de l'année, de même que les remédiations sanitaires (saignées, médications, bains, choix d'alimentation, etc.) à ces variations humorales.

14. Köpp P. (éd.) : *Vademecum eines frühmittelalterlichen Arztes*, Aarau, Frankfurt am Main, Salzburg, 1980. Codex 217 de Saint-Gall.

15. *Vademecum*, p. 252.

16. Cf Duft J., *Notker der Arzt... op. cit.*, p. 23.

17. Reiche R. (éd.), *Einige lateinische Monatsdiätetiken aus Wiener und St. Galler Handschriften*, *Sudhoffs Archiv*, 57 (1973), p. 131-132.

*Soulager et soigner : la médecine curative*

La majeure partie du corpus concerne néanmoins la médecine curative, sous la forme d'herbiers et de recueils de remèdes composés, sous forme de recettes. Ceux-ci circulent de manière autonome ou en complément d'autres textes médicaux. Ainsi, une vingtaine de recettes font suite au *vade mecum* évoqué plus haut<sup>18</sup>. La première est une panacée sous forme d'électuaire (« *alectuarium pro usui ad multas passiones* »)<sup>19</sup>, proche par sa composition d'un autre *Electuarium galieni ad omnem frigiditatem corporis* de Galien pour toute froidure du corps, conservé dans un antidotaire du monastère de Reichenau<sup>20</sup>, ainsi que divers remèdes à forte connotation magique, tels que des organes sexuels d'animaux à manger ou à porter en amulette par les femmes, relatifs à la fécondité féminine. Ces médications se constituent ordinairement de simples végétaux et, en moindre mesure, animaux ou minéraux. Pourvues des qualités de chaud/sec/froid/humide définies par Hippocrate et Galien, ces substances sont censées régulariser les humeurs, selon le principe des contraires.

Beaucoup de ces recettes, qui ont pu connaître un cheminement sinueux à travers le temps, ont un lien, fut-il implicite, avec l'Antiquité. Divers éléments en témoignent. Certains ingrédients recommandés sont des produits exotiques et précieux, parfois indissociables du monde méditerranéen. Ainsi l'électuaire de Reichenau dit « de Galien pour toute froidure (*frigiditatem*) du corps » évoqué plus haut<sup>21</sup> requiert dans sa recette, en plus des semences d'ache et d'aneth, du persil, ou encore de la livèche et du miel, du poivre, de la cannelle, des clous de girofle, du gingembre, du corail, de la réglisse, de la semence de dragonnier (*dracaena*), et du miel en suffisance. Le recours à la métrologie grecque (drachmes, etc.) tout comme des dénominations helléniques de remèdes, parmi lesquelles on retiendra notamment la thériaque<sup>22</sup>, sont d'autres indices d'une origine antique. Enfin, certains remèdes sont associés au nom d'une personnalité prestigieuse garante de leur efficacité, comme créateur ou utilisateur présumés du remède. L'antidote *diacalamentis*, utile entre autres pour la digestion, devait ainsi sa réputation

18. *Vademecum*, *op. cit.*, p. 253-256.

19. *Vademecum*, *op. cit.*, p. 253.

20. Antidotaire de Reichenau (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s.), éd. Sigerist H.E., *Studien und Texten zur Frühmittelalterlichen Rezept-Literatur*, Leipzig, 1923, p. 54.

21. Voir ci-dessus p. XXX et note 19.

22. Par ex. : « Antidotum diatessaron qui facit in omnibus sicut tyriaca, facit ad morsus serpentis et ad omnia venena » / [l']antidote *diatesseron* qui agit en tout comme la thériaque agit pour les morsures de serpent et pour tous les venins » (Antidotaire de Reichenau, éd. Sigerist H.E., *op. cit.*, p. 43, n<sup>o</sup> 17).

à Galien qui l'aurait déclaré « si sain qu'il peut assainir un homme pour de nombreuses années<sup>23</sup> ». À côté de ces remèdes au demeurant compliqués à confectionner, il en existait d'autres, d'origine plus obscure, peut être issus d'une tradition orale « populaire ? »<sup>24</sup>, en tout cas souvent plus aisés à confectionner, à partir des ressources locales. C'est le cas d'émétiques « contre les empoisonnements, les champignons vénéneux et les *maleficia* »), conservé dans un réceptaire de Saint-Gall. Ils consistent d'une part à faire boire au patient de la rue broyée avec sa graine dans du vin salé ou encore à manger des radis avec du miel jusqu'à la nausée<sup>25</sup>.

Qu'en est-il des herbiers, ces répertoires de simples entrant dans la composition des remèdes ? Comme nombre d'autres traités médicaux, ceux-ci plongent leurs racines dans l'antiquité grecque et romaine. Le *de materia medica*, version latine du traité de Dioscoride (I<sup>er</sup> siècle de notre ère) fournit un socle de connaissances à l'herboristerie du haut moyen âge, notamment sous sa forme abrégée et illustrée connue comme le *de herbis femininis*<sup>26</sup>, lequel pourrait d'ailleurs être ce « Dioscoride illustré » cité par Cassiodore<sup>27</sup>.

Les *scriptoria* monastiques alto médiévaux produisent de même des herbiers, qu'ils y soient copiés ou composés. Ainsi, les *medicinae ex pomis et holeribus* de Gargilius Martialis, un propriétaire terrien africain du III<sup>e</sup> siècle. Destinées à une pratique médicale domestique, les *Médecines tirées des fruits et des légumes* furent recopiées à Saint-Gall au IX<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>. Elles concernent une soixantaine d'herbes médicinales : rue, mauve, basilic, pavot, menthe, etc., qui constitueront le cœur de nombre de jardins de simples. Un autre herbier, connu entre autres par un manuscrit cassinien du IX<sup>e</sup> siècle, est l'*herbarius* du Pseudo-Apulée<sup>29</sup>. Composé aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles, il décrit une

23. Antidotaire de Reichenau, *Op. cit.*, p. 43, n° 23 « Hoc antidotum dicit Galienus tam salubrem esse ut plurimis annis possit homo sanus servari ».

24. Sur cette notion cf. Halleux R., Opsomer C., L'insaisissable médecine populaire, in *La transmission des savoirs au moyen âge et à la Renaissance*, vol. 1 du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> s., *Actes du colloque international Université de Franche-Comté et CERS – Université François Rabelais de Tours, Besançon-Tours*, 2003, p. 331-348.

25. Deuxième réceptaire de Saint-Gall (IX<sup>e</sup> s.), Jörimann J. (éd.), *Frühmittelalterliche Rezeptarien...*, p. 53, Zürich, 1925 : « ruta cum semen suum teris et cum vino et sal distemperas, das bibere. Item Rafanos multum comedat cum mel usque ad fastidium et sic vomitum provocet ».

26. Kästner H. F. (éd.), Pseudo-Dioscoridis, *de Herbis Femininis*, in *Hermes*, 1896, 31. Bd., H. 3 p. 578-636 ; cf aussi Riddle J.M. : Pseudo-Dioscorides, ex *Herbis Femininis* and early medieval medical Botany, in *Journal of the History of Biology*, 14, n° 1 (printemps 1981), 43-81.

27. Hypothèse émise par Pierre Courcelle, *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore* Paris, 1948, p. 383 et suivantes et reprise par C. Halleux-Opsomer, Un herbier médicinal..., *art. cit.*, p. 79-80.

28. Maire B. (éd.) : Gargilius Martialis, *les remèdes tirés des légumes et des fruits, texte établi, traduit et commenté*, Paris, Les Belles-Lettres, 2002.

29. Howald E., Sigerist, H. (ed.), Pseudo-Apulei herbarius, in *Corpus medicorum latinorum*, vol. 4, Leipzig et Berlin, 1927.

centaine de plantes : plantain, verveine, mauve, plusieurs variétés d'armoises, etc., et fut à la source d'autres textes, tel le *Botanicus sangallensis*, présent dans un manuscrit carolingien de l'abbaye de Saint-Gall<sup>30</sup>. Le Pseudo-Apulée connut une importante popularité tout au long du moyen âge et, en 1481, il fut le premier herbier illustré mis sous presse<sup>31</sup>.

La tradition des herbiers d'origine monastique se poursuit ainsi, au-delà des temps carolingiens. Cette survie est l'occasion d'un regard sur la production médicale monastique des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, au moment où, à Salerne, une « école » de médecine avait pris son essor. On épinglera deux recueils d'herbes. Le *de viribus herbarum* dit de Macer Floridus<sup>32</sup> est un herbier versifié d'environ 80 notices structurellement analogues à la production carolingienne. Ce *livre des vertus des herbes* eut un rayonnement important, mesurable entre autres au nombre ainsi qu'à la précocité de ses traductions en langue vulgaire. Il en exista ainsi une version en français dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. L'autre herbier est celui d'Hildegarde de Bingen : le *Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum*, connu aussi comme sa *Physica*<sup>34</sup>. Parmi les aspects intéressants de ce texte, on retiendra son insistance sur la flore locale, rhénane, désignée selon ses appellations en dialecte germanique. Cette particularité, appréciée de nos jours par les linguistes, témoignait de la connaissance intime du terrain qu'avait Hildegarde. Elle faisait aussi de la *physica* un véritable outil d'herboristerie, exploitable par un public de religieux ou de convers.es peu ou pas lettrés commis par l'abbesse à la collecte des simples.

### *Le devenir de la médecine monastique*

Hildegarde de Bingen vécut au XII<sup>e</sup> siècle, à un moment charnière dans l'histoire de la médecine du cloître. Son époque est celle du basculement canonique, sociétal et intellectuel qui entraîna l'éviction de la médecine des

30. Niederer M. (ed.), *Der St. Galler Botanicus Ein frühmittelalterliches Herbar Kritische Edition, Übersetzung und Kommentar*, Lateinische Sprache und Literatur des Mittelalters 38, Berne, 2005.

31. *Herbarium Apulei, 1481, Herbolario volgare 1522, con una introduzione di* Erminio Caprotti, Milan, 1979 (éd. facsimile).

32. Choulant L. (édition critique), *Macer Floridis De viribus herbarum una cum Walfridi Strabonis, Othonis Cremonensis etc.*, Leipzig, 1832. Son auteur, imparfaitement identifié, serait un clerc-médecin du dernier quart du XI<sup>e</sup> siècle, Odon de Meung, à moins qu'il ne s'agisse d'Odon, abbé de Morimont (1116-1161). Le *de viribus herbarum*

33. Hunt T. : *An Old French Herbal (ms Princeton U.L. Garrett 131)*, Turnhout, Brepols, 2028 (édition critique).

34. Hildegard von Bingen, *Physica, Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum*. Éd. critique Reiner Hildebrandt, Thomas Gloning, Berlin/New York, 2010.

moines du champ des connaissances savantes. Du point de vue canonique, on assista au raidissement progressif de l'Église face aux activités médicales et chirurgicales des moines. Le changement social découle de l'importance croissante des villes et de la laïcisation de l'enseignement médical qui se déplaça des *scriptoria* vers les universités. Cette migration se combina avec la réception du galénisme gréco-arabe. Né au Mont Cassin, sous l'impulsion du moine Constantin l'Africain au XI<sup>e</sup> s., ce mouvement s'était donc enraciné au cœur même de la médecine du cloître. Ces mouvements scellèrent la fin de cette phase de la médecine médiévale d'Occident, mais n'empêchèrent pas la poursuite d'une activité thérapeutique par les religieux : ils continuèrent à copier des textes médicaux, comme à herboriser et confectionner des remèdes au sein des pharmacies conventuelles.

### Conclusion

Comme ensemble de savoirs et de pratiques, la médecine monastique correspond à un temps et à un contexte historique précis : celui des abbayes, foyers de culture durant le haut moyen âge. À propos de ce savoir, comme cela a souvent été dit, force est de constater qu'il est assez rudimentaire, ou fruste, peu soucieux du lien assumé ou plus implicite qu'il entretient avec l'Antiquité et le savoir antique. Outre ce qui a été dit, on pourrait encore ajouter la présence à Saint-Gall, d'une *medicinal/physica Plinii*, c'est-à-dire une collection d'usages médicaux de plantes et d'animaux, issue de l'histoire naturelle de Pline l'Ancien<sup>35</sup>. Au-delà de ce que l'on sait – ou croit savoir –, grâce, notamment, au riche corpus manuscrit de Saint-Gall nombre de questions restent en suspens : Qui exactement bénéficia de cette médecine ? Qu'en est-il de la pratique médicale dans les petites abbayes aux ressources incomparablement moindres que celles évoquées dans les présentes pages ? À propos du corpus : les textes qui le composent ont-ils été copiés pour être utilisés ou seulement pour mémoire ? Quelles parts détiennent l'écrit et l'oral dans sa construction et sa transmission ? Etc.

Pour clore enfin, j'aimerais, en changeant de registre, me demander pourquoi de nos jours encore interroger ces vieux textes, indépendamment des préoccupations historiques – ou historiennes stricto sensu que je viens d'énoncer ? Leur archaïsme peut sembler pittoresque. Toutefois, la médecine monastique nourrit aussi notre imaginaire. D'où l'attrait pour les jardins de simples ou aussi l'intérêt très vif que suscite Hildegarde de Bingen. Figure d'un « féminisme » médiéval, elle attire comme musicienne et compositrice,

35. Éd. Alf Önnersfors, *Plinii secundi Iunioris qui ferunt de medicina libri tres*, Berlin, 1964.

et bien entendu comme autrice de médecine. Bizarrement peut être, et sans que nous en ayons toujours conscience, la médecine monastique continue ainsi, par-delà les siècles, de nous interpeller. Raison de plus de tenter de démêler le vrai du faux de l'écheveau des informations à son sujet.

### RÉSUMÉ

Avant d'être relayée par le galénisme gréco-arabe, la médecine monastique constitue la première phase de l'histoire de la médecine médiévale d'Occident. Concrétisée par la figure du moine médecin, elle se traduit par un ensemble de pratiques et de connaissances souvent jugées avec sévérité par l'historiographie. Cette conférence sera l'occasion d'en brosser un bref panorama, en montrant notamment les liens ténus qu'elle a entretenus avec la médecine antique.

### SUMMARY

*Before being taken over by Greco-Arab Galenism, monastic medicine was the first phase in the history of medieval medicine in the West. Concretized by the figure of the monk as a doctor, it is reflected in a set of practices and knowledge that are often judged harshly by historiography. This conference will be an opportunity to give a brief overview of it, showing in particular the tenuous links it maintained with ancient medicine.*